

Dieu... ce Saharien ?

Du même auteur

- Faux et usage de faux*, coll. « Littératures », Orizons, 2009
Du côté de l'ennemi, coll. « Littératures », Orizons, 2010
Filages, coll. « Littératures », Orizons, 2011
L'Horreur parturiente, coll. « Littératures », Orizons, 2012
Museum verbum, coll. « Littératures », Orizons, 2012
Zapping à New York, coll. « Littératures », Orizons, 2013
Proust, Maître d'œuvre, coll. « Profils d'un classique », Orizons, 2015
Épidémie, coll. « Littératures », Orizons, 2015
Le sexe est bohème, coll. « Littératures », Orizons, 2015
Eva et Maad, coll. « Littératures », Orizons, 2016
La jeune fille qui n'aime pas l'été, coll. « Littératures », Orizons, 2017
Dieu... ce Saharien ?, coll. « Littératures », Orizons, 2018
La leçon de l'espion, coll. « Littératures », Orizons, 2018

Lucette Mouline

Dieu...
ce Saharien ?

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé, tome V*, 2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015
Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015

A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016
Robert Havas, *Parlons rat*, 2016
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016
Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017
Caroline Barbier-Beltz, *La passion d'Isaac*, 2017
Monique Lise Cohen, *Métamorphose au ciel des solitudes*, 2017
Solange Combe, *L'Hôtel de Paris*, 2017
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017
Raymond Espinose, *Distances, Carnets 2012-2015*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Mahmoud-Turki Khedher, *Les Funérailles de l'Éclipse*, 2017
Max Memmi, *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Luisa Valenzuela, *Le masque sarde — Le profond secret de Perón*, 2017

Lucette Mouline, *Dieu... ce Saharien ?*, 2018
Lucette Mouline, *La leçon de l'espion*, 2018

Pour la collection complète des publications « Littératures »,
depuis 2008, voyez en ligne : www.editionsorizons.fr

L'émission TV du 13 novembre 2015

Je ne pouvais pas. Lâcher des yeux la télé, fût-ce une seconde, c'était impossible. Par ce bon vieux samedi matin il y avait du soleil, bien qu'on soit en novembre, celui de l'année 2015, le 14 exactement, ce qui n'aurait eu aucune importance si le jour d'avant n'avait été le 13. si les infos n'avaient pas diffusé une émission spéciale signalée en haut, sur l'écran à gauche... Des caractères tout petits. J'avais fini par les voir. Il avait bien fallu que je me demande de quoi il s'agissait. Et c'était venu, elle avait explosé, la nouvelle. La veille, le vendredi 13 des superstitieux, il y avait juste quelques heures, une fusillade avait tué — on en était au chiffre cent mais il évoluait constamment — des gens, n'importe lesquels, des spectateurs au Stade de France, au Bataclan, le public du sport, de la musique, des promeneurs, des consommateurs aux terrasses des bistrots de quartier, tout ça un peu partout autour de la rue de Charonne.

Elle était là sous mes yeux, cette rue banale, sans doute promise d'ici peu à la célébrité. Elle était là à retentir de cris, de klaxons, de coups de freins. Le carnage d'hier était devenu une chambre d'échos où résonnaient des appels, des ordres brefs, claquants, impérieux. De temps en temps, des mouvements de foule s'articulaient sur des abîmes de silence, entre les vrombissements, les sifflets, les rugissements de moteurs qui s'arrêtaient, redémarrèrent, stoppaient à nouveau pour filer ailleurs où on

ne les entendait plus. Je me mordais les lèvres, l'haleine coupée, retrouvant, en plus grave, le réflexe familier des moments où, au beau milieu d'un de mes cours, désorientée, je ne savais quoi répondre à une objection d'étudiant astucieux qui me laissait sans mot. Mais c'était samedi et je n'étais pas à l'université, j'étais chez moi.

Au fur et à mesure, accompagnés par la sensation reposante d'être rodés à tout admettre, mes regards s'habituèrent au pire accommodé à la sauce du fait divers. Des groupes compacts, policiers en tenue de martiens, patrouilles d'un futurisme glaçant me rappelaient l'éruption récente d'un volcan islandais et le ballet ininterrompu des secouristes en blanc, noir ou gris métallisé, drapés à la hâte dans des feuilles craquantes de papier doré ou de plastique me ramenait aux sauvetages des victimes de Fukushima dont on parlait encore. Sur une autre longueur d'ondes, une poigne de fer me serrait le cœur et j'avais de vagues montées d'émotion refoulée. Il se brassait des larmes, du sang. Dans un geste plein d'emphase, à partir de ce matin si peu comme les autres, une marée de douleur allait submerger la France. Alors, pour tenter de s'opposer au reflux des envolées dramatiques qui me prenaient à la gorge, ces éclairs d'un quotidien inoffensif où grouillait une fourmilière se multipliaient sous mes yeux, me traversaient sans arrêt. Le jeu mécanique se calmait quelques secondes. Je me trouvais entre les murs d'une cour d'usine à l'heure de la débauche ou à la fin du match, entre deux équipes qui en ont décousu à fond la caisse, parmi le public hystérique des tribunes survoltées, quand les supporters gesticulants envahissent la pelouse.

De temps en temps, un répit survenait. L'illusion s'éloignait. Le connu perdait des points. La ruée des comparaisons anodines retombait. Plus rien ne conjurait la panique éveillée par l'idée d'un bloc de douleur, projectile compact auquel s'amalgameaient des individus absorbés par une foule en masse. Les diversions baissaient les bras, impuissantes à faire oublier l'impact de ce spectacle que ma raison rejetait. L'image ne s'obs-

tinait pas moins dans le vide. À grand renfort d'automatismes, de stupides répétitions, elle s'imposait toujours, comme hébétée, sans cause décelable, scandant par des clairs-obscurs sa monotonie, sa régularité surexcitée. Elle bazardait toute référence à un univers identifiable, en particulier — c'était de plus en plus évident — à un espace d'activité, de compétition ou de loisir. Pourtant, rêverie ou échappatoire contre terreur, c'était à chacun ses armes. En plein dans le collimateur, j'essayais les miennes. Avec des succès mitigés. Je n'avais rien apprivoisé. Dans cette sinistre pagaille, les points névralgiques qui résistaient le mieux étaient les chassés-croisés lumineux. Ils semblaient obéir à un système crispant d'allées et de retours à la fois prévisibles et aléatoires. C'était immanquable : balayage de pinceaux multicolores, rageurs, vigilants qu'on eût dit lâchés par les miradors d'une caserne en temps de guerre, rotation de phares bleus, fureteurs, agressifs, façon éclairs de foudre sur ciel d'enfer. Pendant quelques secondes, l'horreur se drapait dans un luxe de fête ruisselante, prête à m'engloutir au son des halètements sourds, des vagues soulevées en rumeurs brisées net par des couacs furieux sur un silence de fin du monde. Parfois enfin, comme échappée d'une nuit provisoire, une explosion perçait la noirceur géante, venait confondre son claquement sec avec le bourdon impatient des rames d'un convoi prêt à partir, muselé sur place, la soufflerie sifflante d'une machinerie souterraine. Une chape de plomb se rabattait de nouveau sur l'écran qui rongeaient son frein en sourdine, crevé de place en place, à la surface, par les étoiles bleues du feu glacé des avertisseurs, au plafond des ambulances.

Malgré mes efforts pour ne pas voir ou, par intervalles, pour identifier le sentiment sans cause et sans nom qui m'envahissait, un chahut dans mon cerveau, ultime cadeau de mon esprit, gagnait de vitesse. Alors, dans mes reins, une poussée brutale, jaillie du sombre instinct de la bête qui sent l'abattoir, une branlée venue du fond des âges me harcelait. Bientôt fascinée et fiévreuse, je fus travaillée aux entrailles par un soc

qui labourait profond. La mort me rentrait dedans. Elle était à son affaire. Elle me pénétrait. Je vivais l'amour de sa haine qui résonnait en moi comme une contraction féconde. La mort me serrait au ventre, circulait, glissante, et souple comme un membre lustré de ma peur, lequel frayait en moi son chemin de couleuvre. Alentour, l'espèce de fluide qu'elle animait, enrubanné d'écharpes orangées, s'emparait de marionnettes gesticulantes, accourues comme à point nommé, avec l'efficacité inutile des ballets réussis, des figures calculées. J'assistais au triomphe d'un fonctionnement immémorial, programmé une fois pour toutes.

Bientôt la camarade s'esquiva pour revenir autrement à la charge comme séduite par l'élégance suprême du secours sans défaut afin de célébrer le numéro clef d'une représentation magistrale. Alors je reconnaissais la mort grimée, avisée et sagace, trop polie pour être honnête, dans la rectitude irréprochable des postures, les gestes précis des urgentistes en gris, agenouillés à même le trottoir, dans les mains invisibles et véloces des brancardiers qui s'activaient avec une rigueur d'automates, pliaient suivant un angle parfait les emballages calibrés des drôles de volumes rigides, juxtaposés en rangs serrés. On devinait ses doigts sous les rectangles froissés argentés ou dorés à reflets de métal des couvertures de survie juxtaposées en longues files, paquets bâchés en hâte mais avec une minutie, un souci technique redoutable, au long d'un effrayant déballage de mystérieux produits, déposés à même le sol.

Le contact brûlant de ce qui m'habitait au-delà de la vue se noyait en moi, et après m'avoir enveloppée d'un brouillard de braise, atteignait de sa flèche ajustée à la pointe de mon front, la bouillie de mon cerveau écrasé. Par cette brèche, la coulée incandescente qui baignait l'écran se répandait dans mon corps pétrifié. Ce feu dégoulinant venait me prendre jusque dans les bras de mon fauteuil. De temps en temps, sous l'éclair d'une idée entrevue, telle l'idiote impuissante qui cherche à réagir, je ronchonnais. Comme sur une bougie, je soufflais. L'étroitesse

de l'ego reprenait ses droits dérisoires. Je murmurais c'est bien ma veine. J'en rajoutais. À l'heure où je m'apprêtais à souffler un peu, à la fin d'une semaine épuisante, voilà ce qui arrivait. Voilà ce qui débarquait chez moi un matin de ces samedis du calme bien gagné, une de ces haltes traditionnelles auxquelles j'aspirais pour la forme tout en les détestant. Ouf. Ce qui était dit était dit. La sincérité m'avait toujours fait parler plus que je ne le souhaitais. Et alors ? Le plus clair était qu'il n'y avait jamais cours ce jour-là. C'était arrêt obligatoire. Bon, la journée commençait à peine. Fallait pas s'affoler. Et du coup, petit à petit, à mesure que je ruminais, voilà la situation présente qui se retournait. Un gouffre s'ouvrait dans des pensées que j'étais fière de récupérer. En somme, j'avais bien raison de me méfier des moments de repos. Est-ce que ça existait, le repos ? Des heures passées à ne rien faire, un esprit qui se détend, c'étaient des illusions modernes.

J'approchais du soulagement, du petit scandale qui fait du bien. Il y avait tant de vérités qu'on ne disait pas. Par exemple, ce jour-là plus que jamais, je n'avais aucun regret pour l'univers paisible que les instants de tuerie laissent derrière eux. Je n'en possédais même plus le souvenir. Hors de cette fureur destructrice qui faisait table rase de tout, où était le temps d'avant ? Aucun sens pratique ne m'assurait qu'il continuait à rôder derrière ces scènes impensables. Aucun humour noir ne restituait son écho par contraste. En dehors de son indécence, la chose aurait été aussi inopérante qu'un sarcasme au cours des obsèques d'une foule. Une brouille. Rien n'aurait pu me faire considérer comme un privilège le traintrain habituel qui s'évanouissait volatilisé sous cette furie.

Je me sentais parfaitement insensible. L'écran fatal m'empêchait d'éprouver la moindre pitié. Pour quiconque d'ailleurs. Je ne parlais pas de moi. Pas de plaintes, pas de protestations. Symétrique des meurtres perpétrés sous mes yeux se figeait, stupéfiant, à l'extrémité de la même semaine, mon absurde tra-

vail suspendu dont la trêve, apparemment, si elle avait pu avoir lieu, n'aurait même pas été du bonheur. À partir d'aujourd'hui, rôderait désormais, là-bas, dans ces rues, dans ce quartier, pour les jours à venir et ceux qui allaient suivre, une ombre sans visage, celle d'un passé différent. Logiquement, pour les autres comme pour moi, un avenir sans figure, un temps nouveau venait de commencer.

Un néant s'était creusé dans ma tête. J'y avais reconnu la menace de l'informe, la bête noire de ceux dont le métier est le discours. Le mutisme campait à ma porte. Démunie d'idées, de mots, j'étais menacée d'aphasie. La plénitude d'un comblement d'horreur balayait tout sur son passage. C'était l'angoisse d'un neutre informulable, d'une totalité monstrueuse qui exigeait d'être sans interprète. Mais si j'en restais aux faits purs et simples, aux enregistrements de mon observation, j'étais fichue. Du coup, je fis craquer la lisse enveloppe du crime immuable, je m'attachai à lui dénicher des icônes contraires, je partis bride abattue dans les inventions fabuleuses d'étranges univers. La moindre futilité venue on ne savait d'où se chargea d'insolite. Perturbant fut ce bras qui soutenait un dos de bois ou d'argile. Car était-il vraiment un fragment de corps humain ? Avait-il existé des visages à l'envers de ces thorax courbés jusqu'à presque mordre la poussière ? À quoi diable avaient pu servir ces chaussures sans pieds, écartées de tout chemin, pendues au bout d'interminables embauchoirs métalliques, ces perruques souillées de boue sanglante que nulle vitrine de magasin défoncé n'hébergeait et qui semblaient secouées au bout de doigts improbables dans l'attente de têtes qu'elles orneraient plus tard d'un simulacre de chevelure ? Dans ces sortilèges, les informations abrutissantes diffusées en boucle prenaient une blancheur de non-sens. Des vocables martelés à satiété imprimaient sur l'air des idiomes illisibles à grand renfort de syllabes inconnues, d'incantations incompréhensibles. Insensiblement, se traçaient des visions que je me mis à déclarer semblables à celles que, hors

écran, j'aurais pu inventer. Car, je le savais, le pire était toujours l'anonyme absolu. Et je le refusais à tout prix.

Ce retour d'une consistance, fût-elle imaginaire, était un nouveau répit. Je craignais qu'il n'y eût rien à dire des catastrophes sauf le déjà dit. Qu'il n'y eût aucun commentaire dynamique d'un drame consommé en quelques minutes ou même quelques secondes. C'était irrémédiable. Si rien ne serait plus comme avant, le monde avait basculé en deçà de la parole. Seule une lancinante mélodie de répétitions devait tenir lieu de durée. Je ne m'y résignais pas. Je rêvais de restaurer l'intégrité du discours et de ce temps enfui. Si je ne savais pas le temps — ce temps qui à sa façon tuait les hommes — c'en serait fait de moi car j'aurais trahi ma mort. Je voulais ressusciter les heures qui se déroulaient à la périphérie de cette destruction. Je ne savais pas où les chercher. Les livres me montraient des combinaisons plus ou moins factices, d'indices mi-vécus, mi-presentis que, comme tout le monde, je fréquentais. C'était me convier à un itinéraire ou une moisson, lointain ou voisin, marquant l'évolution de ce scénario inouï et archi-connu. Mais il y avait plus proche encore. Chacun n'avait-il pas, plus ou moins, pour lui venir en aide dans le scandale, des références personnelles, le plus souvent puisées à la source de son histoire, de son expérience ?

Tel n'était pas mon cas. Enfant sensible à l'excès, j'avais depuis ma naissance et jusqu'à l'âge adulte le plus confirmé, ignoré à peu près tout des scènes d'émeute ou de combat qui scandaient la durée autour de moi. Les seules violences que j'avais admises, dont j'avais accepté d'entendre parler, étaient celles de la nature. Les événements humains accompagnés d'une certaine brutalité m'avaient inspiré, depuis toute petite, la plus vive aversion. Je détestais instinctivement la foule, masse menaçante et menacée.

Née juste à la veille de la guerre, bébé tout au long de sa durée, je n'avais jamais vu quoi que ce soit de semblable à un affrontement armé ou même une bagarre. De là sans doute ma peur de la foule, des rassemblements, symptômes avant-cou-

reurs de catastrophes dans mon esprit fragilisé par des tensions familiales dont les mobiles me semblaient tout aussi incompréhensibles et, de toute manière, d'égale gratuité. Pour moi, avec le pluriel, fût-il réduit à deux unités, un conflit débutait. Dans ce contexte, j'étais vierge du moindre contact visuel avec le meurtre organisé et même du voisinage matériel d'un groupe donné à partir d'une volonté d'action collective, fût-elle pacifique. Une fois l'enfance passée, aucune manifestation ne m'avait semblé assez fondée ou efficace pour justifier que je descende moi aussi dans la rue au nom de quelque but revendicatif ou vengeur ; je n'avais jamais eu assez de conviction pour m'associer à une action publique sous quelque forme que ce soit. En conséquence, durant des décennies, ce que j'avais appris qu'on nommait l'idéologie avec ses pompes et ses œuvres, était resté pour moi lettre morte. Je ressentais moins de fraternité à l'égard des semblables au milieu desquels le sort m'avait jetée qu'envers les animaux. Il ne m'était jamais venu à l'idée de me reprocher cette lacune de mon histoire et de ma pensée. Cette façon de dire ne me frustrait ni ne me mutilait. À peine, au milieu de ma carrière universitaire, avais-je eu parfois l'occasion d'en ressentir un certain embarras mais il n'allait pas jusqu'à me reprocher une lâcheté plus ou moins consciente, pas plus que je n'en faisais une infériorité ou un orgueil.

J'avais donc l'impression d'être à l'âge mûr pure et salie, indignée ainsi qu'un enfant dont la rage impuissante reflue du tréfonds de son cœur. Cependant, à cette heure, la puissance du dehors continuait à m'empoigner physiquement. Les gestes mécaniques qui m'avaient agitée au début de l'émission, jetée et dressée tour à tour, debout sur mon séant ou affalée au fond de mon siège, me revenaient spontanément, tantôt projetée par la crispation tout au bord du fauteuil, tantôt ramassée, en boule, réduite à néant dans le mirage de cette fourmilière illuminée agitée de soubresauts intermittents. L'envoûtement de l'impensable commençait à agir sur ma personne entière. En même temps, la curieuse invasion de l'irréel forçait mon respect.

Miracle spectaculaire, il se développait en augmentant le prestige de ce que je voyais. Une sorte d'avènement somptueux me forgeait une autre présence. Il s'engendrait grâce à ce désordre réglé perçu petit à petit, qui semblait répondre à quelque attente sublime. C'était une trajectoire éclatante, régulièrement ponctuée de blanc et d'orangé, de zigzags sur lesquels éclataient çà et là des pointillés de jaune et de rouge.

Le hasard ici n'en était pas un. Il m'organisait un portrait second. Il me prenait aux tripes à l'égal d'une extase inépuisable, un orgasme infini. Et ce souffle de densité intense et nécessaire à ma respiration, ouvert sur un être à part, me tenait haletante et éberluée, m'emportait désormais avec allégresse. Je ne connaissais plus l'isolement, l'exclusion. L'aventure faisait de moi sa complice. C'était comme si un monde peut-être par surcroît le monde entier m'était donné, tenu dans un mouchoir. Je me prenais pour un oracle. Je devenais l'hôtesse d'une matérialité superbe qui fabriquait un rutilant désir d'horizons que quelques minutes auparavant je n'avais même pas imaginés. L'enfance était bien conjurée, dépassée.

Plusieurs décennies plus tard, sous l'impact de la tuerie du 13 novembre, ce que je voyais cessait d'être un décor ou une mise en scène. Voilà que bêtement désœuvrée, interrogeant le cerveau vacant du samedi, regardant un écran sans le voir, je m'étonnais, me demandant comment, pendant mes jeunes années et mon adolescence, j'avais pu entendre, voire concrétiser, les allusions des adultes à des faits sanglants qui s'étaient déroulés dans ma ville, mes rues familières. Il me venait l'idée généreuse, dont la naïveté ne me choquait pas, que pour moi, des cruautés si inconcevables à un imaginaire d'enfant avaient dû se noyer dans un cloaque nauséabond où croupissaient les détritiques de la création, les pourritures et les scories qui accompagnent toute fabrication de matière. Là stagnaient la douleur, la cruauté, ce qu'on désignait par le vague terme de « mal » que je ne comprenais guère. J'évacuais spontanément la responsabilité humaine mais ce n'était pas pour me réfugier dans les grands

mots. Dans mon univers aussi court que mon nez, il n'y avait ni Bien ni Mal, ni Dieu ni son contraire.

Confrontée en cette année 2015 à l'intrusion soudaine dans mon univers de cette apocalypse à froid qu'il me fallait bien reconnaître maintenant comme appartenant au monde extérieur, ce que comme mes semblables, j'appelais — autre grand mot — l'Histoire, mon premier réflexe avait été d'y voir la énième reproduction de ce qui était resté longtemps une allégorie. À côté de mes fantasmes personnels, j'avais plongé en pleine image d'Épinal de féodalité, batailles à couteaux tirés, exterminations organisées et, dans une large proportion, admises. La petite fille que j'avais été et qu'une partie de moi était encore, s'était montrée beaucoup plus intéressée par les souffrances intimes apportées par la vie où se livrait un combat aussi ardent et beaucoup plus cruel que ceux qui se livraient à l'échelle de la planète. Mon frêle individu, persuadé de sa droiture, me démontrait qu'il était impropre à délabrynter les mécanismes de la haine et basta. Mais ce rejet n'avait plus cours maintenant.

Cependant quelque chose faisait que ce n'était pas si simple. En vérité, même dans mon enfance, n'avais-je pas eu le vague soupçon de ce que pouvaient être les dessous d'une guerre ? Dans des discours tenus à mots couverts par mes parents, il avait souvent été question d'assassinats, de gens fusillés — avec son sifflement de serpent, le mot me faisait peur — ou arrêtés — une situation aussi banale pouvait-elle tirer les traits de ceux qui la signalaient en appuyant sur cet adjectif avec des tremblements dans la voix ? — on parlait aussi de restrictions, de déportations, autant de vocables où la finale abstraite et sonore avait une inquiétante solennité. On usait d'expressions mystérieuses mais lourdes de cachoteries, on parlait des camps, des hostilités. C'étaient des expressions abstraites, réservées à des initiés. En revanche, plus près de moi, les membres de ma famille se révélaient aux prises, comme moi, avec des tourments obscurs, sources de disputes et de désastres matériels. À travers eux, ils

évoquaient à mots couverts, par des allusions assez confuses, des événements révolus mais assez proches qui renvoyaient, j'en avais l'intuition, à des périodes d'existence différentes et nettement plus difficiles, bien que concernant des domaines beaucoup plus vastes que ceux de leur quotidien.

Je me rappelais très bien ces moments. Il m'arrivait de dresser l'oreille à ces propos chargés de résonances dramatiques concernant des épisodes inconnus de moi. En dépit de mon vif souci d'en posséder l'équivalent dans mon esprit, j'échouais à me les représenter. Par exemple, on parlait autour de moi de ces temps où on crevait de faim, où on descendait à tâtons dans des caves et des abris, où mon père, oui — ma mère insistait — ton père, tu sais, avait creusé une tranchée dans le jardin de ta grand-mère, dans l'allée, sous l'abricotier. C'était l'année où moi, j'avais eu tant de mal à tendre d'une grande toile bleue, avec la femme de ménage, les volets de la salle à manger qui étaient si hauts. À l'époque, je ne retenais qu'une chose : pour une fois, on s'était occupé de cette pièce glaciale dont j'avais horreur parce qu'elle était réservée à des réceptions qui n'avaient jamais lieu. De même, ne se concrétisaient jamais nulle part ces récits de cendre et de feu. Tout au plus étaient-ils emplis pour moi d'un prestige à la fois attirant et redoutable.

En ce fameux samedi 14, c'était presque la même chose. Conformément à ce que j'avais déploré en permanence, de tout temps à jamais, il n'y avait aucune certitude sur quoi que ce soit mais mille pressentiments postés à l'avant ou à l'arrière de ce que je voyais ou croyais voir. Ce qui était resté pendant de longues minutes un reportage, une succession de séquences articulées sur un propos hors-plateau, une espèce de voix off monocorde et convenue, avait échoué à prendre matériellement un relief, à devenir, tant bien que mal, réalité. Certes, ma carrière de professeur en littérature m'avait largement confirmé qu'aucune présence, même sensorielle, ne faisait exister certains faits autrement que par des indices de mots virtuellement démentis par une fragile et hypothétique validité. Je n'avais ja-

mais pris pour argent comptant les témoignages d'un passé et même d'un présent affichés par une mémoire impersonnelle, fût-elle relayée par un dispositif technique — ainsi celui de la télévision — les proposant en direct — c'était la formule — à la vue de spectateurs ou de lecteurs et les accordant par-là à des images indéniables et improbables comme celles que l'écran offrait ce jour-là.

Pourtant, la différence, et elle était de taille, c'était qu'en chair et en os, après des années qui ne m'avaient rien montré de nouveau à ce sujet, les images exerçaient sur moi un empire décuplé par le déplaisir d'une béance comblée de manière inattendue, d'une oisiveté rituelle rendue soudain méconnaissable. C'est que j'étais allée plus loin. Je n'étais pas seulement soumise ou matraquée. La crédibilité des choses que mes yeux captaient me permettait des écarts dans le temps et dans l'espace. Ce qui était montré, fût-il surréaliste, avait le label de l'évidence. Je persistais dans cette passivité, obnubilée, anéantie à force de me sentir aspirée par un dehors sans nom, sans repère sous mon crâne mais d'une clarté qui condamnait l'intellect au silence. C'était ça le désastre. Mon cerveau vaguement honteux de voir s'écrouler devant lui la lisibilité courante, si douce à la prunelle, des clichés coutumiers aux appareils bienveillants, amis du rêve et de l'homme même s'ils annonçaient des calamités, me notifiait une puissance inconnue. Et cela s'accroissait à mesure que je sentais émerger de seconde en seconde la certitude que quelque chose de sauvage, d'inculte et d'invincible avait pris la place de cette énorme agglomération de créatures qui me ressemblaient à s'y tromper. Cette impression était née d'un espace. Elle était peut-être due au lieu où elles évoluaient, celui où s'agitait ce peuple d'une grande ville. Dès lors elle s'avança vers moi, cette cité, et elle, je la connaissais bien. C'était Paris, la métropole magique entre toutes, protectrice et complice, avec ses cafés, ses hôtels, ses avenues. Je voyais enfin s'esquisser sous mes yeux la physionomie familière d'une ville extrême dont l'archétype avait toujours été pour moi la capitale de mon pays,

le Paris bien aimé de mes aspirations, de mes fugues, le refuge de mon bout du monde intérieur.

Je m'y trouvais enfin. Jusque-là, les commentaires ne m'avaient pas permis de m'y sentir présente. En effet, leur froideur millimétrée, leur précision avaient chassé de mon esprit toutes les résonances, tous les échos mémoriels de je ne savais quelles formes qui avaient tenté de s'implanter dans mon cerveau. Les figures les plus entreprenantes avaient lutté ferme pour surnager quelques secondes. Mais à force, comme on dit, Paris était là. Paris c'était moi. Moi, à travers les fagots ficelés par terre qui s'assimilaient à ce que je craignais le plus de me dire qu'ils étaient, à travers les lits portatifs surélevés, hauts sur pattes, aériens sur leurs minces roulettes qui rejoignaient par civières les hôpitaux. J'étais là, dans ces objets urbains périphériques et merveilleux jusque dans leur solidité sinistre, dans l'essor sans cause des dispositifs volants qui servaient de poutres maîtresses ou de tremplins à des édifices de corps effondrés. J'étais là, vivante à travers les marionnettes démythifiées des agrégats de passants blessés, mous et raides à la fois, à l'arrière des voitures et des fourgons avec leurs sauveteurs pendus aux portières banalisées des bus ou aux bouches de métro.

La cohue familière des rues de Paris était là avec moi. De telle sorte que pendant tous les instants de ces heures, au long de cette journée ou ce siècle qui se révolvait sur lui-même en un tête-à-queue à couper le souffle, je n'avais eu bientôt, au terme d'une espèce de diagnostic interne, qu'une ressource, celle d'engouffrer mon corps tout entier dans ce spectacle, afin de rejoindre ce qui touchait le fond d'une mémoire exemplaire.

Dans l'instant, sur ma tête, les figurants de quelque film imaginaire n'étaient plus revenus. Leurs tenues de clowns bouffantes et rutilantes s'étaient évanouies et avec eux les éclipses rythmées par les zébrures des éclairs fugitifs. À peine persistaient quelques visages emprisonnés dans des masques d'explorateurs en péril ou des filtres stériles d'infirmiers de bloc opératoire, dernier répit avant que ces silhouettes quittent complètement

ma rêverie comme un adieu. Les histoires décampèrent, jetées hors des récits, les clichés s'éjectèrent de ma pensée, les scénarios reprirent leur place dans les théâtres et les cinémas.

Que je sois ivre de ces allées et venues sans but ou au contraire trop ciblées — ce qui revenait au même pour mes regards égarés — que je perde mon cadre — ce salon familial tout à coup transfiguré par mon angoisse impassible et loufoque, que s'écroulent mes murs bardés de livres du sol au plafond, c'était partout la chute libre jusqu'au creux sans limite où précipitée la tête la première, je respirais enfin figée sur un *no man's land* d'images. Je subissais le spasme d'un viol perpétré non seulement à l'encontre de ma lointaine enfance mais de mon actuelle existence. Une sensation que je ne connaissais pas, que mon cerveau n'avait jamais conçue, ma langue jamais exprimée, que mes lèvres étaient impropres à signifier et qui ne savait de quoi elle était faite m'emplissait de la tête aux pieds. Le vacarme de ce tapage silencieux des objets et des individus autour de moi, incapables de devenir des faits et des idées échappés par mégarde, disparaissait. Mon esprit, si habitué par mon métier à se laisser envahir par des hordes de syllabes qui n'avaient nul besoin de pensée définie ou de vision précise pour se mettre en marche m'était devenu un compagnon familier. Ce que j'aurais dit, si j'avais pu parler, eût été moulu plus fin encore que la poussière, comme un minéral impalpable extrait de la fosse, à l'unisson des vagues fantômes qui n'avaient cessé de flotter autour de moi. Quant au malaise dans lequel j'avais baigné — du moins celui dont je ne traquais plus en vain l'origine — il s'enfuyait comme un chien l'eût fait autour de ces os que je soupçonnais être à l'origine des reliefs qui faisaient saillie sur des draps devenus autant de suaires au quotidien.

Je vivais à plein régime la naissance du langage. L'impossibilité d'exprimer la perversion dont mon regard était victime n'avait rien à voir avec le résultat d'une incapacité mentale. C'était la chair qui produisait ces manques. Elle se dissimulait mais resplendissait ailleurs, se moquait de ma condition d'être

humain. Ce que j'avais cru quelques secondes plus tôt transfiguré, comme des draperies disposées par les mains diligentes de la mort, se retrouvait en un temps record moulé, durci dans le marbre. Je savais que les tragédies trouvaient raison et gloire dans les commentaires avisés des experts, les tissages savants des paroles de pédagogue qui en moi avaient vainement cherché à susciter les réactions de ma langue, à ressusciter. Or le reste, ce qui ne se parlait pas, c'était peut-être ce qu'il y avait de plus précieux dans ce qui arrivait, dès lors qu'il était convenu que cela arrivait et par-là, en un sens, nous arrivait. Qui étions-nous donc, en face d'un attentat, nous, professeurs, chercheurs, éternels rabatteurs d'un gibier d'idées et de faits, nous qui voulions toujours connaître ce que nous pourchassions et lancions vers le ciel, sous couleur d'analyse, des éternuements de discours chroniques ? Que devenions-nous quand nous étions réduits au silence, dans ces moments où on voyait, disons, de drôles de trucs, durant ce sans nom qui s'appelait voir ? Ce massacre du langage m'aterrait autant que celui des êtres humains, dans le soupçon que c'était le même. En l'occurrence, quel sort m'était-il réservé ? Et qu'en était-il de mon public, de la communauté qui m'écoutait, des étudiants qui se disaient solidaires de mes phrases ? Comment se comportaient-ils, à leur tour, devant leur écran ? Compatissants, prolixes, muets, comment savoir ?

Tant mieux si je refusais de céder à des paroles balbutiantes, martiales ou solennelles entachées de facilité ou fondées sur des remarques qui auraient pu faire partie de ce qu'on aurait appelé le rendu des faits. Je ne rendrais rien de ce dont, par nature, je me détournais et l'action politique, en admettant qu'il s'agît de cela en ce fameux samedi, me semblait encore appartenir à un règne hors nature, glauque, indéfinissable ou, comme disaient les enfants dans le jeu des devinettes, ni animal ni végétal, pas minéral non plus. C'était le problème, un peu schématisé mais pas tellement. Je n'allais pas, en désespoir de cause, mêler une fausse philosophie à des réalités qui, pour refuser de se rattacher par définition à des catégories précises, me claquaient la porte

au nez. Dans ces situations, l'intelligence était prête à capituler, à estimer qu'il y avait seulement de l'absurdité dans les ravages d'un malheur sans identité que j'échouais à rendre aux vraies souffrances. Je ne pouvais m'empêcher de considérer l'émotion comme une faiblesse passée de mode. Le fait était bien que ça se tenait plus bas, dans mes tripes.

J'ignorais s'il y avait plus d'une heure ou deux que j'étais là, bloc de viande, scotchée au poste par cette émission comme une aveugle muette. J'avais lâché une partie de moi, celle à demi recroquevillée à l'arrière de ce fauteuil tout à coup trop riche dont on m'avait affirmé que — il y avait des siècles de cela — un certain Chesterfield avait conçu le dessin — on disait à présent le design — en vue de l'assortir à un canapé cossu, majestueux. Le mobilier tout à fait nommable qui était le mien avait pris un coup de vieux définitif. Je lui jetais des regards torves. Cette injure aux gens des quartiers populaires dont j'étais issue, je m'en étais dissociée sans le faire exprès. Je me disais que l'éventualité d'un sentiment prédisposait à des réflexions bien légères, histoire de s'assurer qu'on était chez soi bien tranquille alors que pas loin, à trois heures de train en somme, on se faisait tuer en pleine rue. J'en arrivais à me demander si ce que je voyais dans cet environnement bourgeois, je l'avais réellement perçu. De même que je me demandais si ces événements avaient pu avoir lieu dans ces coins de Paris que je connaissais tellement que je ne les voyais plus. Je ressemblais à ces touristes amoureux de la capitale qui investissent les arrondissements en série pour les caractériser avec science, ainsi que dans un livre on passe d'un chapitre à un autre. Quitter mes habitudes, c'était la manière qui me restait de pouvoir parler des faits. Là, je voulais bien qu'il en soit question puisque sur l'écran, ce qui faisait l'événement, c'était ce qui me séparait de ma routine et, pour tout résumer, ce que je ne comprenais pas, ce qui se réduisait à des mots qui alliaient le plus sourd de la matière au plus sensible du vivant, la pierre et la chair. Je délirais.

Ma situation dite historique était devenue, à la lettre, pré-historique ou plutôt transhistorique. Moi avec mon cerveau asphyxié, mon corps atone, ma langue gourde, j'étais née avant les temps computables, repérables. J'avais plongé parmi eux en apnée ou ce que j'aurais aimé appeler ainsi car ma respiration et ma pensée n'avaient pas été d'emblée paralysées par le poids à mes pieds — le lest réconfortant et odieux aussi — d'avoir, il y avait longtemps, parlé la guerre. Si je ne réussissais pas à loger des mots différents sous les affrontements qui répandaient le précieux sang des hommes, l'Histoire, de même que l'inscription des hommes dans le temps, ne me concernait pas.

Monologuant interminablement en sourdine au fil de ces instants de terreur simulée parce que non prononcée — dans notre culture le mutisme n'est-il pas vite confondu avec le constat du désintérêt ? — je murmurais de plus en plus tranquillement. Je me méprisais de n'avoir bougé qu'en moi, devant ce dont étaient victimes, en deçà de l'inconsistance des images, les acteurs et les spectateurs, des corps non supposés mais véritables, défoncés par ces événements, des êtres qui semblaient suspendus au-dessus de leur propre cadavre. J'essayais de vivre le millième de seconde où la balle de l'automatique franchissait leurs vêtements, leur peau, puis cisailait leurs chairs avant d'exploser dans leurs organes. J'avais honte de mimer une attente stérile ouverte sur du vent, celle qui se disait sans doute quelque part, ce qu'auraient parlé ces morts dont je ne savais rien, ne saurais jamais rien, sauf le contenu écœurant de banalité des notices nécrologiques.

De sorte que saisie par la hantise de ce penchant à l'anticipation morbide que manifestait le discours oppressant des commémorations, je déclarais au passage admettre que s'exorcisait pour moi à l'avance la célébration du trépas de ceux qui n'étaient pas encore morts. Ainsi procédait mon temps actuel. Il redoutait la punition qui résultait de l'ajustement trop chiche ou trop étroit à une durée trop réduite, d'un événement universel auquel seule eût convenu, par décence ou respect, la dilatation

démessurée des instants. Je me disais qu'elle ne serait jamais prématurée parce que l'infini avait toujours déjà commencé.

Oubliant pour de bon la télé, pétrifiée sous l'emprise de l'étonnement et du dégoût, schéma d'impressions élémentaires, ainsi qu'un plan d'architecte fixe l'enjeu d'un tracé dans l'unique prémonition du contenu qu'il délimite, j'obéis aux nécessités exagérées de cette fuite immobile, taraudée par l'espoir fou et flou d'appréhender des images increvables, closes comme des sphinx.

Des minutes inappréciables s'étaient écoulées pendant ce soliloque furieux que rendaient seulement plausible l'incongruité de mes regards, leur curiosité involontaire, leur indécence, la violence de mes mouvements. En définitive, ma conscience de vivre un moment exceptionnel, repoussée par l'idée simple que je me devais à ma situation d'être humain en train de vivre se trouvait congédiée. Privée de langue, jamais je n'avais su à ce point combien était inestimable le fait d'être vivante. Mutation historique ou pas, et sans qu'une opposition ou une adhésion quelconques aient eu à se manifester, il se passait des choses auxquelles je devais me soumettre. Le comportement que j'adoptais, probablement immoral mais non moins immémorial subsisterait durant des heures, des semaines et même beaucoup plus. J'étais devenue sensible d'une façon nouvelle, superficielle seulement en apparence, sensible entre chair et peau. Mon épiderme était devenu profond, comme si étaient apparus à ma propre surface, venus du plus loin de moi, un intérêt, une dynamique, ensevelis depuis des temps inappréciables, et avec eux des associations en voie de déchiffrement, lesquelles dépendaient de nombreux phénomènes. L'attentat aurait cessé mais entre moi et moi la guerre continuerait.